

—Allons! tout va bien, s'écria le messager en se frottant les mains.

—Nous allons réveiller la petite et filer grand train, car il fera jour dans une heure.

—Je n'en reviens pas murmura le lieutenant, et je ne peux pas encore me figurer que je suis en vie.

—Ah! c'est que mon vieux Sarrazin à la poigne un peu dure, dit Bourdier en riant de tout son cœur.

—Mais enfin, pourquoi m'a-t-il attaqué, sans savoir si j'étais un ennemi? demanda l'officier avec un reste de mauvaise humeur.

—Oh! je ne vous aurais rien fait si je n'avais pas entendu l'ami Bourdier qui arrivait, dit le père Sarrazin d'une voix rude.

—Comment cela?

—Mais oui, reprit le faux colporteur. Comprenez donc, mon officier, que ce brave homme-là, qui était en faction dans le haut de l'arbre, vous voyait parfaitement au pied du tronc.

—Tant qu'il a été tout seul, il n'a pas bougé, mais, quand je lui ai envoyé mon signal pour lui dire que j'arrivais, il a pensé que vous étiez peut-être venu là pour me pincer, et que j'allais me fourrer, comme on dit, dans la gueule du loup.

—C'est alors qu'il vous est tombé dessus.

—A tout hasard, dit tranquillement le père Sarrazin.

—Ainsi, demanda Roger ébahi, ce chant du hibou...

—C'était moi, mon officier, dit Pierre Bourdier.

—Avouez que je ne m'en tire pas mal.

—J'y ai été trompé complètement.

—Vous n'êtes pas le seul, et j'ai mis les Prussiens dedans plus d'une fois.

—C'est un vieux tour que mon père m'a appris. Il était du Morbihan, et il avait pas mal chouanné dans le temps, ce qui prouve bien qu'il y a de braves gens partout.

—Mais on a chanté aussi là-haut dans les branches, et...

—Mon compère Sarrazin, parbleu! Il voulait m'avertir qu'il était au poste, mais il a arrêté sa chanterelle pour me faire comprendre qu'il fallait me mettre sur mes gardes. Si vous n'aviez pas été là, il aurait crié trois fois au lieu d'une.

—Est-ce assez bien organisé, hein? demanda Bourdier qui avait bien le droit, en effet, de se féliciter un peu.

—C'est merveilleux, dit Roger, et, avec vous, je commence à espérer que nous arriverons à Paris.

—Maintenant que nous sommes chez mon vieil ami, vous pouvez être tranquille.

—Vous ferez connaissance aujourd'hui, et vous verrez que, s'il n'est pas tout à fait de ma force pour faire la chouette, il en vaut trois comme moi pour passer au nez et à la barbe des Prussiens.

—On fait ce qu'on peut, dit modestement le père Sarrazin.

—Voyons, reprit Pierre Bourdier, cela n'est pas trop le moment d'échanger des compliments.

—Je crois que nous pouvons commander: Au pas accéléré, marche!

—Pas un casque à pointe à une demi lieue aux environs; cinquante minutes de nuit devant nous, dit le nouveau guide du ton d'un sergent qui fait un rapport à son officier.

—C'est juste le temps et l'occasion.

—Et le mendiant qui a dû aller prévenir les Prussiens? demanda Roger qui se souvenait de ses inquiétudes à propos de la ronde de cavalerie.

—Il ne nous gênera plus, répondit laconiquement le faux colporteur.

—Quoi! s'écria le lieutenant, vous l'avez...

—Je vous conterai cette histoire-là quand nous serons tirés d'affaire, interrompit Pierre Bourdier.

—Pour l'instant, appelez la petite, et... en route!

La recommandation était inutile, car Régine se montra tout à coup aux trois amis.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

UNE EXÉCUTION MILITAIRE

ÉPISEDE DE LA BATAILLE DE NOVARE

En 1848, cédant à ses sentiments libéraux et chevaleresques, cédant surtout à sa haine contre l'Autriche, haine si longtemps vivace au cœur des Hongrois, le comte Jean-Matheus de *** était venu se mettre au service du Piémont, lorsque le roi Charles-Albert déclara la guerre à l'Autriche.

Il prit la part la plus active et la plus brillante aux victoires de Pastrengo, de Goito, de Rivoli, de Somma Campana; à la prise de Pizzighettone et de Peschiera, et, si Charles-Albert perdit la bataille de Novare, ce ne fut certes point la faute du comte Jean, qui se battit comme un lion. Il chargeait une dernière fois à la tête de son escadron, avec la furie que donne le désespoir, quand son cheval, frappé mortellement, s'abattit au milieu d'un régiment autrichien qui emmenait prisonnier

le cavalier démonté et perdant tout son sang par plusieurs blessures.

On le pansa, on le soigna, on le guérit. Mais c'est alors que le drame commence pour le héros de cette anecdote.

Les prisonniers italiens, qui n'avaient fait que combattre pour l'indépendance de leur pays, furent envoyés dans les places fortes pour être échangés, si la guerre continuait, ou renvoyés dans leurs foyers après la paix.

Mais il n'en pouvait être ainsi d'un transfuge, d'un soldat qui avait été pris, les armes à la main, dans les rangs ennemis, lorsque la place, marquée par la loi dans l'armée autrichienne, était restée déserte ou plutôt désertée.

Les prisonniers de cette espèce, Hongrois et Polonais, devaient être traduits devant un conseil de guerre qui ne pouvait que les condamner à être passés par les armes, sur la simple constatation de leur identité.

Cité devant ses juges, le 23 avril 1849, un mois, jour pour jour, après la défaite de Novare, l'infortuné jeune homme entendit prononcer, sans pâlir, l'arrêt qu'il connaissait d'avance, et qui devait être exécuté le lendemain matin, à la première heure.

Au lever du soleil, un prêtre entra dans la prison des condamnés (ils étaient 15); il les exhorta, leur donna sa bénédiction et les accompagna jusqu'à la lisière du bois où la sentence devait recevoir son exécution.

Les condamnés étaient attachés ensemble par une même corde qui leur liait les bras.

Arrivés à l'endroit où ils doivent tomber pour ne plus se relever, ils s'alignent, sur l'ordre de l'officier de service, comme des soldats dans le rang, la tête haute, la poitrine en avant.

L'officier lève son épée, une seule détonation se fait entendre, et, en même temps, quinze hommes tombent la face contre terre.

Le comte Jean, attaché à ses compagnons, entraîné par leur chute, tombe avec eux. Et, cependant, chose étrange, il n'a rien senti, pas le moindre choc.

Pendant une minute, il est convaincu que la balle, qu'il aura reçue sans en avoir conscience, va manifester sa présence par la rupture soudaine d'un des organes vitaux, ou tout au moins par quelque horrible douleur... Rien, toujours rien... et cela pendant cinq minutes au moins.

En ce moment, il entend des pas et des voix qui se rapprochent de lui. C'est le sergent et un de ses hommes chargés de donner le coup de grâce aux survivants s'il s'en trouvait.

—Tiens! dit le sergent, en s'arrêtant devant lui, il me semble qu'en voilà un qui a la vie plus dure que les autres. Oui, vraiment, il remue encore. Allons, qu'il cesse au moins de souffrir.

Au même instant, le comte Jean sent le froid d'un canon de fusil entre son cou et la partie inférieure de son oreille. Puis, presque en même temps, une horrible détonation semble lui déchirer la cervelle, et cette fois il a bien senti que la vie l'a abandonné.

Le comte Jean n'était pourtant qu'évanoui par suite de la commotion qu'il venait d'éprouver. Car, après un espace de temps, dont il n'a jamais eu conscience, il sent bien que, non seulement il est encore vivant, mais qu'il est complètement intact, qu'il n'a pas même une égratignure.

La balle avait évidemment passé entre l'oreille et le cou et ne l'avait même pas effleuré.

Il eut alors un mouvement de joie indicible, mais qui fut, hélas! de bien courte durée. Car, en regardant autour de lui avec précaution, il aperçut un piquet de soldats, armés de pioches et de pelles, qui s'apprêtaient à creuser la fosse où devaient reposer les victimes.

Que faire? Dire un mot, faire un geste, c'est appeler sur lui cette mort à laquelle il vient d'échapper si miraculeusement... Rester immobile et se laisser enterrer vivant, c'est se résigner à une mort cent fois plus horrible que la première...

—A moi, soldats, s'écria-t-il alors d'une

voix éclatante, achevez votre ouvrage et faites vite!

On juge facilement de la stupeur de ceux qu'il interpelle ainsi. Aussi, restent-ils muets, immobiles, s'interrogeant l'un l'autre d'un regard ébahi.

—Eh! bien, reprit le condamné, n'avez-vous pas entendu, n'avez-vous pas compris?

—Si fait, capitaine, répond alors le caporal en se grattant l'oreille, mais c'est que...

—C'est que... quoi?

—C'est que, si nous avons reçu l'ordre de tirer sur vous une fois, nous n'avons pas reçu l'ordre de tirer deux fois, et il faut que j'en réfère à mon officier.

Le caporal en réfère donc à son officier, qui en réfère à son colonel, qui en réfère au conseil de guerre, lequel après enquête et rapport minutieusement détaillé, rendit l'arrêt suivant:

«Attendu que le capitaine Jean-Matheus, comte de *** a été condamné à être fusillé comme transfuge;

«Mais, considérant que, non-seulement ledit comte Matheus a essuyé le feu du peloton d'exécution, mais que le coup de grâce réglementaire lui a été donné; et que, par conséquent, le jugement a reçu pleine et entière exécution dans la forme;

«Le conseil décide que le condamné a été fusillé conformément à l'arrêt en date du 23 courant; que, mort ou vivant, il est bien mort aux yeux de la loi; et que, en conséquence, la justice humaine n'a plus qu'à s'incliner devant la clémence divine.»

Voilà comment le comte Jean n'est pas mort le 23 avril 1849. Il se porte même encore très-bien à l'heure qu'il est. Il a bon pied, bon œil et une mémoire à toute épreuve. Mémoire qui lui a permis de nous raconter cette anecdote, qui, pour être invraisemblable, n'en est pas moins vraie d'un bout à l'autre.

P. DIDIER.

NOS GRAVURES

Jeunes bohémiennes

Tableau de M. Bouguereau

Il est aisé de reprocher à M. Bouguereau ce qu'on a spirituellement appelé son "manque d'imperfections"; chaque année n'en voit pas moins la foule se presser devant l'œuvre nouvelle qu'il expose, et, tandis que les connaisseurs y louent l'élévation du style et la pureté du dessin, le public se laisse captiver par la grâce et la constante beauté de ses modèles.

Les *Jeunes bohémiennes* du Salon de cette année sont de dignes sœurs de leurs aînées: finesse des traits, charme de l'attitude, profondeur du regard, elles ont toutes les qualités qui sont comme le privilège du maître.

Le rouge-gorge

(Sylvia rubecula)

Tirit! Tirit!... Voici le rouge-gorge qui revient avec le printemps. Il s'arrête un moment dans les vergers qui entourent les hameaux de leurs bouquets d'arbres en fleurs, et il y fait antichambre en attendant que la forêt soit tout à fait feuillue, mais, dès que hêtres et chênes ont ouvert leurs bourgeons, il se hâte de rentrer sous bois. Amoureux de l'ombre et de la solitude, il choisit un massif aux profondes ramures, non loin d'une source murmurante, et il s'y cantonne avec sa femelle. Le rouge-gorge est le modèle des amoureux et des maris. Les distractions du dehors sont pour lui sans charme, et il ne trouve de joie que dans le *bonheur conjugal*.

—La douce société de la femelle, dit Buffon, non-seulement le remplit tout entier, mais semble lui rendre importune toute autre compagnie; il poursuit avec vivacité tous les oiseaux de son espèce et les éloigne du petit canton qu'il s'est choisi; jamais le même buisson ne logea deux paires de ces oiseaux aussi fidèles qu'amoureux. Une fois la place du nid marquée, à quelques pouces de terre, au milieu d'une cépée ou parmi de hautes herbes, le rouge-gorge procède à l'édifica-

tion de sa maison. Le nid est fait de mousse entremêlée de crin et de feuilles de chêne, avec un douillet lit de plume au-dedans. Souvent même notre oisillon, qui aime à être chez lui, élève au-dessus une sorte de toiture de feuilles sèches, et ne laisse sous cet amas qu'une ouverture oblique, étroite, qu'il bouche encore d'une feuille en sortant. Dans cette retraite bien close, la femelle pond de cinq à sept œufs blanchâtres, ponctués de taches rousses. Tant que les petits ne sont pas éclos, elle reste seule sur le nid; pendant ce temps, le rouge-gorge mâle rôde aux alentours en quête de vermineux. Il volète de feuille en feuille comme un papillon. Dans le demi-jour verdissant des ramées, on voit briller ses deux yeux noirs, palper ses ailes brunes et se gonfler son poitrail d'un beau roux orangé, pareil comme ton à la couleur des fruits mûrs du sorbier.

—Nous ne pourrions donner de meilleurs conseils à nos aimables lectrices que celui d'aller visiter le nouveau magasin de mode de M^{lle} DAME P. BENOIT au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), où elles trouveront le plus beau choix de chapeaux, plumes, fleurs et ruban. Les ordres pour chapeaux sont exécutés avec habileté et promptitude et surtout à très-bas prix. Ainsi, que tous s'empressent de profiter du premier choix et laissent leurs commandes au No. 824, rue Ste-Catherine, entre les rues St-Denis et Sanguinet.

Maison A. Pilon & Cie.—Cette grande maison continuera à fondre le stock sans réserve d'ici à quelque temps à meilleur marché que jamais. Nous recevons tous les jours de nouvelles marchandises de printemps et d'été, ce qui permet de satisfaire toutes nos pratiques. Profitez de cette grande vente autorisée par le syndicat nommé à la faillite de la maison A. PILON & Cie. La maison PILON profite de cette occasion pour remercier cordialement le public en général pour l'encouragement qu'elle a reçu depuis quelque temps. Réduction considérable des prix de nos marchandises. Il faut écarter à tout prix notre stock qui est encore au-delà de \$60,000, pour faire face aux engagements que la maison PILON doit rencontrer d'ici à un mois. Nous vous invitons donc tous à profiter de cette grande vente, et en ce faisant, vous favoriserez M. A. PILON, qui a su, par son énergie, développer la partie Est de Montréal et faire du bien au public en général. A. PILON & Cie., 647 et 649, rue Ste-Catherine, Montréal. Par ordre du syndicat officiel, C. Beausoleil.

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poux-mons, lequel est aussi une remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai *gratis* cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la maille en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier: W. W. SHERAR, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

Nouvelle pharmacie.—Tout le monde admire la jolie pharmacie que M. S. LACHANCE, si bien connu comme pharmacien de renom, vient d'ouvrir sur la rue Sainte-Catherine, près de la rue Jacques-Cartier, porte voisine de la banque d'Épargne. Comme l'on peut s'en convaincre en visitant cette pharmacie, M. Lachance a déployé beaucoup de goût et d'habileté dans l'aménagement et dans l'achat de ses marchandises, et l'acheteur est certain de trouver à cet établissement tout ce dont il a besoin.

—Le monde élégant a constaté avec plaisir que M. Cédras, le chapelier bien connu, avait, pour répondre aux sollicitations de ses nombreux amis, ouvert un magasin au No. 628, rue Ste-Catherine. Les chapeaux confectionnés par M. Cédras se sont acquis une réputation quasi-universelle pour l'élégance et la bonne qualité. Le public acheteur est certain qu'on ne lui vendra que des articles d'une qualité supérieure, car tous les chapeaux offerts en vente sortent de ses ateliers, No. 36, rue Lemoine.

Nouvelle maison.—Maison nationale. M^{lle} MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.